

Phénomène

La rentrée littéraire française décrypte les codes humains



Foule sentimentale
Après la Bretagne et le Japon, Olivier Adam pose les vingt-deux personnages de *Peine perdue* dans le sud de la France, sur fond de roman noir. DR

Cet automne, la tendance tend à réécrire le passé. Plus audacieux, les sismographes des temps modernes envoûtent, Olivier Adam en premier

Cécile Lecoultre

La malédiction amuse: *Quiconque exerce ce métier stupide mérite tout ce qui lui arrive*, titre Christophe Donner, ôtant les mots de la bouche d'Orson Welles et convoquant les démiurges du cinéma français des années 1970, Jean-Pierre Rassam, Claude Berri, Maurice Pialat. Autour d'eux, Brigitte Bardot ou Jean-Luc Godard. Ce flash-back est typique de la rentrée littéraire française 2014. Comme Buffalo Bill, Elvis Presley, Greta Garbo et autres Marcel Cerdan, les figures historiques s'y pressent, romancées avec abondance par des auteurs peut-être

un peu paresseux, du moins subjugués par le passé.

L'autre puissant courant de l'automne pulse vers l'avenir, dans la veine brute de la société contemporaine. Et voilà Olivier Adam, Malouin aux mèches folles, à dégainé d'éternel adolescent. «Après *Les lisières*, où je m'interrogeais sur mon parcours, je m'étais délesté de 20 kilos, lance-t-il tout à trac. Cette fois, je voulais reprendre ma place: une position de scribe face à une certaine France.» Du coup, *Peine perdue* donne la parole à vingt-deux personnages pris dans la tourmente d'une ville inondée.

«Je n'en pouvais plus de moi», dites-vous. Malgré le succès, vous aviez un coup de blues?

Oh, le doute subsiste toujours. Mais à force de pomper mon propre personnage, je me sentais artificiel, hors jeu, comme si j'étais devenu un être de fiction! Impression bizarre. J'étais insupportable, mon entourage me le disait d'ailleurs. Bon, je ne dis pas que je ne retenterai pas l'expérience. Mais là... même moi, je me fatiguais.

De l'ultramoderne solitude à la foule sentimentale, vous voilà «un vieil écrivain romantique» dirait Souchon. A 40 ans. Vous exagérez?

Je me moque de moi-même. En fait, face à une société très individualiste, j'ai pris vingt-deux masques, qui condensent des interrogations et des angoisses personnelles. Ils forment un autoportrait en puzzle, à la fois volatile et réaliste.

Plombier, vigile, femme de ménage, mécano... d'où vient ce besoin de comprendre les uns et les autres à tout prix?

Toute la question est de savoir la hauteur du regard posé. Je me voulais funambule, qui ne prend pas les gens ni de haut ni de dessous. Par ma culture, littéraire ou même cinématographique, celle des films de Ken Loach ou des Dardenne, par ma disposition d'esprit, j'aime les gens pau-

més. Déjà parce que je ne me sens pas plus avancé qu'eux! J'aurais pu appeler ce bouquin *Les désemparés*.

«Se tenir de front dans la boue de l'humanité, avec l'angoisse de devoir viser juste: voilà mon challenge»

Olivier Adam, écrivain

Ça colle avec votre vision de la France?

Ce flottement vient de la crise économique mais aussi d'un moment de l'Histoire où rien ne nous attache. Le rejet du politique est acté par le plus grand nombre. Quand les Français votent Front national ou s'abstiennent, ils disent leur insécurité. Moi, je ne fais que déployer cette désorientation, cette panade dans laquelle nous nous débattons.

Votre texte en charade évite néanmoins le misérabilisme. Etiez-vous conscient du piège?

Toute démarche fraternelle comporte ce risque, évidemment. La posture ironique ou, pire, cynique, semble si confortable, comme l'approche macroscopique déguilante de compassion. Se tenir de front dans la boue de l'humanité, avec l'angoisse de devoir viser juste: voilà mon challenge. Et au fond, ça se règle plus sur des questions de forme, le cadrage d'une phrase par exemple. Bon... vous me rétorquez que quand on chante, on croit toujours chanter juste.

Comment gérer vingt-deux personnages dans la pratique?

Les creux n'ont pas manqué. Je m'étais imposé un défi au-dessus de mes moyens. J'avais sans plan, et au XIIIe ou XIVe chapitre, je ne savais plus comment prendre tous ces nœuds, rouages, entrelacs de narration. Cette espèce de tricotage me

désespérait. Et puis on recommence...

Qu'est-ce qui vous relance alors?

Ça passe par le lâcher prise, qui demande, paradoxalement, de la maîtrise de soi, une capacité à se fondre dans l'autre. Je me sens alors contraint et forcé par une obsession si pesante que je dois écrire. Vider mes cartouches. Tout va dans le livre, je poubellise le reste, repentirs, fausses pistes, brouillons. En quinze ans de pratique, il ne me reste que les manuscrits publiés. Je me refuse à garder des archives: je n'ai pas un mot d'avance.

Outre *Short Cuts*, de Raymond Carver, vous vous dites influencé par les séries américaines. Provocation?

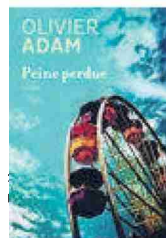
J'admire ces grands récits populaires qui zooment comme *True Detective*, ou partent en travelling sur des communautés entières, façon *Treme*. Pourquoi la littérature ne s'emparerait-elle pas de ce style?

Verriez-vous *Peine perdue* adapté?

Dans mes rêves... je vois ça: un *Breaking Bad* mais sans le prof qui fabrique des pilules bleues, avec un cancer qui guérit et surtout, sans la violence autour.

Un personnage se qualifie de «Ouin-Ouin au pays du divorce», référence à une vanne de Frédéric Beigbeder sur *Les lisières*. Vengeance?

Plutôt un clin d'œil. Et comme l'annonce que dans ce livre, du moins, je me suis «décramponné» du «je autobiographique», de la première personne. J'en avais marre de «compagnonner» avec moi!



Peine perdue
Olivier Adam
Ed. Flammarion,
416 p.

Un quatuor de romanciers remarquables

Eric Reinhardt

L'indécrottable romantique



Comme d'autres cette saison, Eric Reinhardt se met en scène au début de *L'amour et les forêts*: une fan le félicite de l'avoir réconciliée avec

elle-même. L'auteur de *Cendrillon* et du *Système Victoria*, 49 ans, gère sans vanité cette Béatrice, sorte d'Emma Bovary à Metz. Avec une allègre rébellion, il flanque une belle embarquée à la logique du récit, débarque dans les réseaux sociaux, y trouve la passion mythique autant que «Meetic». Car son esseulée, chargée d'un «fardeau accablant», un pervers époux, a butiné ailleurs, fugace échappée. Voilà pour la part «fleur bleue» revendiquée. Avec une libre insolence, l'écrivain-né mixe le symbolisme XIXe siècle, à la Mallarmé, à la furie des temps modernes. En jaillissent un monstre suave, une héroïne sublime. **cle**



L'amour et les forêts

Eric Reinhardt

Ed. Gallimard, 366 p.

Geneviève Brisac

La styliste qui cogne dur



Essayiste proluxe, voir ses études de Flannery O'Connor, scénariste à l'occasion, pour le cinéaste «musical» Christophe Honoré, la

romancière Geneviève Brisac échappe aux étiquettes. Loin des passionnaries féministes ou des militantes extrémistes, la sexy sexagénaire impose un humour lucide à toute situation, un charme classieux qui subjugué au-delà du sordide. Son héroïne écrit beaucoup, comme elle? «C'est un peu comme si vous vomissiez», formule-t-elle. Pourtant, l'élégance prime, souveraine, surtout pour ces êtres captifs, littéralement *Dans les yeux des autres*. Y tourbillonnent une mère aussi drôle qu'exaspérante, des amants dissolus, des rêves d'utopie dissous au solvant du quotidien. En flash-back ou en direct, Anna, héroïne du siècle, rayonne. **cle**



Dans les yeux des autres

Geneviève Brisac

Ed. de l'Olivier, 306 p.

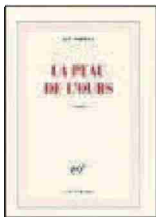
Joy Sorman

La femme au cœur animal



Sous la douceur brune de ses pupilles, Joy Sorman cache mal ses sortilèges. En 2012, la quadra, de descendance bourgeoise mais

d'inclination gauchisante et féministe, disséquait l'éducation sentimentale d'un apprenti boucher. C'était *Comme une bête*, fantastique et couillu. Démangeant encore l'épiderme, *La peau de l'ours* célèbre la fusion de l'homme et de l'animal dans une hybridation néo-naturaliste truculente. Son conte s'aventure à travers les océans, passe par la ménagerie d'un cirque, la fosse d'un zoo et autres aléas inhérents à la vie des plantigrades hirsutes, même génétiquement modifiés. Toute bestialité se voit ici réévaluée avec le culot surréaliste d'un Will Self, toute civilité reste à soupeser dans une autre optique. Savoureux. **cle**



La peau de l'ours

Joy Sorman

Ed. Gallimard, 160 p.

Morges, Le Livre sur les quais, 5-7 septembre

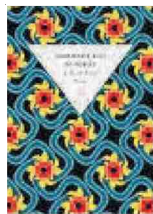
Jean-Marie Blas de Roblès

L'aventurier conquérant



Philosophe, prof de français en Chine ou au Brésil, archéologue des fonds sous-marins: le sexagénaire Jean-Marie Blas de Roblès écrit sous

la perfusion d'un imaginaire plus riche que la caverne d'Ali-Baba. *L'île du Point Némó*, sélectionné pour le populaire Prix FNAC, déjà décerné à l'auteur en 2008 pour *Là où les tigres sont chez eux*, ne se résume pas. Sur le fond, il sera question d'un fabuleux diamant volé, tandis que trois pieds droits chaussés de baskets de marque Ananké échouent près du château d'un riche opiomane. Cette intrigue requiert déjà toute la ruse de Holmes (sic!). Mais quand l'action se pique de bondir à travers les continents et les siècles, il faut se laisser chavirer dans les plus inventifs soubresauts d'un tsunami romanesque. Un must épique. **cle**



L'île du Point Némó

Jean-Marie Blas de Roblès

Ed. Zulma, 461 p.

Les plus gros tirages

200 en milliers d'exemplaires:
Pétronille, d'Amélie

Nothomb. Pour sa 22^e rentrée, la reine des Belges, 48 ans, tout en contant son amitié pour une vieille fan de 1997, qui est devenue romancière, et même saluée par Chessex. Lapidaire et ironique, soit. Mais le charme s'évante vite, un cru plus mousseux que Dom Pérignon.

120 en milliers d'exemplaires,
Oona & Salinger, de

Frédéric Beigbeder. Patron de *Lui*, le dandy, 48 ans, décortique les amours de son idole à 21 ans. Il y injecte ses crises existentielles avant d'en arriver à Oona, 15 ans, fille du Nobel Eugene O'Neill, future Mrs. Chaplin à Corsier-sur-Vevey. Elle flirte avec l'Américain qui allait écrire *L'attrape-cœur*. C'était avant le crasse désespoir qui lui collerait à la peau pour toujours.

100 en milliers d'exemplaires,
Le royaume, d'Emmanuel

Carrère. Prix Renaudot pour *Limonov*, mis sur la touche pour la série *Les revenants*, le champion de la «docufiction», 56 ans, creuse un vieux projet: parler de la foi jusqu'à sa perte. Avec une sincérité emballante, il se lâche, puis revisite *Le Nouveau Testament*. Il y a du Goncourt dans l'air. A suivre au Livre sur les quais, à Morges, du 5 au 7 septembre.

80 en milliers d'exemplaires,
On ne voyait que le bonheur, de Grégoire Delacourt. Star depuis le best-seller *La liste de mes envies*, l'ex-publicitaire, 54 ans, ne vise plus le Loto gagnant mais glisse dans une crue descente aux enfers. Antoine, gosse mal aimé, homme en faillite, analyse sa chute jusqu'à l'acte irréparable. Cette impétuosité introspective pourra séduire. A suivre au Livre sur les quais, à Morges, du 5 au 7 septembre.

60 en milliers d'exemplaires,
Charlotte, de David Foenninos.

Le Parisien, 39 ans, tombe dans une tendance de la rentrée: la «faction», ou la fiction sur des faits réels. Ici, l'histoire de Charlotte Salomon, juive de Berlin morte à Auschwitz. Peintre et essayiste, elle aurait pu marquer le siècle. A suivre au Livre sur les quais, à Morges, du 5 au 7 sept.

50 en milliers d'exemplaires, *Viva*, de Patrick Deville. Après avoir

mis en scène le «Morgien» Yersin dans le célèbre *Peste & Choléra*, ce pisteur érudit de l'histoire, 56 ans, suit Trotski au Mexique. Tout part en 1937, comme dans un générique de vieux film noir et blanc. A suivre au Livre sur les quais, à Morges, du 5 au 7 septembre.